

1ère C 1945-46. De gauche à droite, en haut: Marchal, Aschiach, Lassère, Brenot, M. Chiarottino, Vitiello, Battini, R. Chiarottino; au troisième rang, Martin, Delage, Lafon, Thez, Reboul, Zerbib, Buccafuri, Azzaro, Balestrieri; au deuxième rang, Beccouche, Deleuze, Magnani, Rossat, Dupuy, Saucerotte, Lemessenger, Cohen, Rives, Lemhann; enfin, au premier rang, Amran, Adda, Attaki, M. Don Martini, Levy, Sebbagh et Camezzulli.

## Arabe littéraire et Djebel Ouach

J'abordai la sixième, à Aumale, avec le bouleversement que représente le passage d'un maître unique à une kyrielle de professeurs ayant chacun une spécialité qu'il considérait comme primordiale.

Ma mère, pour me suivre dans mon travail scolaire, se mit alors courageusement à l'étude du latin... si passionnément qu'elle lisait son missel en s'entraînant à y chercher des ablatifs ou des accusatifs...

Mon père, lui, m'imposa l'étude de l'arabe. Né dans le bled, à El Arrouch, il s'était familiarisé de bonne heure avec cette langue et tenait à suivre personnellement mes futurs progrès. Résultat... je fus médiocre jusqu'en quatrième. Tandis que mes copains anglicistes ou germanisants moissonnaient des 18 ou des 19 et obtenaient souvent des félicitations du Conseil de discipline, ma faiblesse en langue arabe me fut fatale et je dus redoubler.

En outre, ma première classe de quatrième comprenait bon nombre de chahuteurs, et le censeur devait parfois venir prêter main forte à certains professeurs pour rétablir l'ordre.

Dans le but de nous "faire honte", il nous comparait aux chahuteurs d'une classe de première; or, ce parallèle, au lieu de nous abattre, avait - au contraire - le don de nous rendre particulièrement fiers.

Notre professeur de sciences naturelles était M. Hauvet. Lorsqu'il nous parla notamment du scorpion et de ses piqûres mortelles, il ne manqua pas d'ajouter que cet animal - qu'il avait observé, disait-il, au Sahara - l'avait piqué au ventre, une nuit, pendant son sommeil.

M. Ristori, notre professeur de mathématiques, jalonnait ses exemples (pas toujours très clairs) de "n'est-ce pas" que nous comptabilisions, avec René Riscoft, mon voisin de table, arrivant parfois à une cinquantaine de "n'est-ce pas" par heure de cours... distraction qui peut expliquer ma passagère faiblesse en la matière, à cette lointaine époque.

En sciences physiques, officiait le strict M. Serror, toujours précautionneusement protégé par une blouse immaculée. Toujours d'une grande clarté, ses exposés se structuraient à partir de cahiers soigneusement rédigés, qu'il tenait ouverts et posés bien à plat sur son bureau.

Une de ses nombreuses expériences dont il nous avait rapporté le déroulement m'avait particulièrement impressionné: celle de la sphère sous vide, dont on ne pouvait séparer les deux moitiés, "même, précisait-il, lorsque plusieurs chevaux avaient tiré de chaque côté", nous ramenant à l'heureux temps où la traction hippomobile n'avait pas encore été entièrement détrônée par les chevaux-vapeur!

Tout aurait globalement bien marché pour moi, s'il n'y avait pas eu à endurer ces sataniques cours d'arabe où - je l'ai déjà dit plus haut - j'avais à affronter des condisciples israélites et musulmans qui bénéficiaient, dans leur milieu, d'une pratique courante - une réelle torture!

Passe encore pour l'arabe en classe de sixième et de cinquième, mais la difficulté s'aggrava dès que j'eus atteint celle de quatrième, quand on aborda l'étude de l'arabe classique dont il me sembla qu'il fallait souvent compren-

dre une phrase avant même de la traduire.

En sixième et en cinquième, j'eus pour premier enseignant M. Amrouche - un Kabyle - qui nous prenait en première heure, le lundi matin. Pendant l'hiver, notre salle de classe était très froide, et le premier travail... scolaire consistait à faire ronfler au maximum le gros poêle de fonte qu'avait théoriquement allumé un garçon de service. Au bout d'une demi-heure d'invectives et force palabres avec ses élèves, M. Amrouche finissait par s'exclamer: "Alors, bande de feignants, où en étions-nous restés la dernière fois?", et il commençait réellement à faire son cours à partir de ce moment-là.

C'est lui qui, plus tard, devait m'interroger, à l'oral du baccalauréat, et, comme j'avais eu recours, entre-temps, à ses - ô combien! - nécessaires leçons particulières - il voulut bien m'octroyer une note moyenne, laquelle m'évita d'échouer à l'oral.

A partir de la quatrième, mon professeur d'arabe fut M. Lentin, personnage à la silhouette maigre et sèche. Parfait arabisant, il connaissait parfaitement les dialectes des différentes provinces d'Algérie. C'est lui qui, régulièrement, "sucra" (expression combien imagée) les encouragements ou les félicitations dont aurait pu m'honorer le Conseil de discipline...

Et là, il me faut avouer qu'aux beaux jours, je séchais souvent les cours d'arabe pour les remplacer par de buissonnières escapades en direction de Djebel Ouach, ses forêts et ces lacs où, parfois, mon père - le dimanche - allait tremper sa ligne dans leurs ondes réputées poissonneuses.



## Bretteurs

Ne fatiguez pas outre mesure vos cellules grises à chercher quand vous avez connu les bretteurs en herbe et le maître d'armes qui figurent sur cette illustration. Le document date des premières années du XX<sup>ème</sup> siècle, époque qui ne nous avait pas encore vu naître. Dans ce groupe de jeunes gens, l'un d'eux - tout à droite - est promis à un brillant avenir, puisqu'il deviendra successivement saint-cyrien, puis maréchal de France et, en outre, académicien. Oui, c'est Alphonse Juin. En haut, se tient le futur père de Jean Molière qui fut élève puis professeur de lettres au lycée d'Aumale.

# Ces merveilleuses et doctes enseignantes

Les réunions de l'Alyc, toujours vivantes et réussies, sont l'occasion pour moi de raviver des souvenirs anciens très chers à mon cœur. Je ne peux, alors, m'empêcher de penser à ces années, toutes passées au lycée Laveran de la rue Nationale entre octobre 1929 et juin 1951, et je vais essayer - en récapitulant mon parcours scolaire, d'évoquer et de revivre, en votre compagnie, cette lointaine époque toujours si présente à ma mémoire.

A l'exception de l'école Paul-Bert - qui se situait située non loin de la Grande Mosquée - le lycée de jeunes filles était le plus proche de notre logement sis avenue Viviani, un peu en contrebas de l'hôtel Cirta, en direction du pont de Sidi-Rached; il était donc préférable que ce soit au lycée que commence ma scolarité, en onzième (actuel CP), les classes maternelles n'existant pas à cette époque.

Mes premiers souvenirs précis se situent en neuvième (actuel CE2). Nous y avions une institutrice excellente et à l'esprit pétillant, Mme Cazaubielh qui - je pense - a dû effectuer la totalité de sa longue carrière dans cette même classe.

C'était l'année 1941-1942, et, à cette époque, tous les samedis, dans la cour on saluait les couleurs en chantant "Maréchal nous voilà", le privilège de hisser l'emblème national étant réservé à quelque première de sa classe qui en tirait une certaine fierté.

Je venais d'entrer depuis un mois en huitième lorsque, le 8 novembre 1942, survint le débarquement des Alliés.

Ce fut alors l'excitation provoquée par les alertes qui nous contraignaient à descendre dans les caves de l'établissement, ce qui provoquait une interruption des cours... à notre grande joie car nous étions inconscientes du danger.

Mme Brahic, notre institutrice (je me demande toujours si elle n'était pas la mère ou la grand-mère de l'astronome André Brahic tant elle me paraissait lui ressembler) avait bien du mal à nous faire tenir tranquilles.

Autre source de distraction, la distribution quotidienne de lait destinée à combler nos carences nutritives dues à ces périodes de vaches maigres alimentaires. Cette... dégustation se déroulait au réfectoire, chaque matin à 10 heures - belle occasion, pour les externes, de découvrir des lieux connus des seules pensionnaires.

Et puis, à la fin de la septième, chez Mme Innocenti, nous avons eu à subir les épreuves du Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires. Premier examen avant bien d'autres à venir, son obtention nous permit d'accéder à la sixième et d'effectuer notre entrée au "vrai" lycée.

Au haut des marches d'escalier faisant suite à la grande porte d'entrée, nous attendait, de pied ferme, Mlle Micheline Guiscafré, directrice que nous avions à la saluer respectueusement d'une inclinaison de tête.

Elle était impressionnante de raideur; cependant, nous allions apprendre que, sous sa coupe, tout se trouvait parfaitement et rigoureusement organisé: elle supervisait et dirigeait le lycée d'une main de fer, secondée dans sa tâche par une surveillante générale, Mlle Paule Piazza - dite "Pépita" - à peine plus amène.

En sixième - parallèlement aux études - disons "académiques" - que j'évoquerai par la suite, commença notre éducation musicale, occasion évidente - pensez-vous - de chahuter un brin afin de "décompresser" au sortir d'autres cours moins souriants. Eh bien non, Mlle Prud'homme fort patiemment, nous dispensa un enseignement très plaisant au point qu'elle organisa même un spectacle au théâtre où nous avons chanté en chœur des airs de "La Flûte enchantée" en obtenant, je crois un franc succès.

Pour moi, ces années de Lycée sont jalonnées de bons souvenirs, grâce, à la fois, à l'excellente atmosphère de camaraderie et d'amitié qui y régnait et à la parfaite pédagogie que pratiquaient nos professeurs.

En sixième - et en cinquième également car, parfois, il arrivait que nos professeurs nous suivent d'une classe à l'autre - Mme Corbery, professeur de latin, me fit aimer cette langue à déclinaisons chantantes et mystérieux ablatifs absolus.

De la sixième à la seconde, Mlle Nicolai, puis en première et en "philo", Mmes Pénigaud et Nipert, enseignantes en histoire et géographie, surent, toutes trois, me transmettre leur savoir et leur intérêt pour ces deux matières.



## Sextuor lycéen

Seize heures dix, place de la Brèche, après de dernier cours de la journée. Vite! une photographie du sextuor de copains qui vont bientôt se séparer pour rejoindre le logis familial, le goûter de remise en forme puis la fixation en mémoire des leçons, puis la mise au point des "préparations" à présenter le lendemain ou un pu plus tard. Cartable ou sacoche en main ou sous le bras, de gauche à droite, Jean-Pierre Wolf, Charles Villers, James Attali, Antoine Delorme, Jean-Pierre Peyrat et Yves Thomas.

quée  
aient  
l'éta-  
ne in-  
grande  
es du

(je me  
pas la  
nome  
issait  
mal à

a dis-  
née à  
lues à  
s ali-  
e dé-  
atin à  
es ex-  
onnus

chez  
subir  
s Pri-  
kamen  
obten-  
ième  
vrai"

er fai-  
ntrée,  
Mlle  
e que  
meuse-

e rai-  
pren-  
ouvait  
rgani-

lycée  
ns sa  
hérale,  
a" - à

x étu-  
ue j'é-  
notre  
idente  
n brin  
d'au-  
bien

ment,  
t très  
sa mē-  
nous  
e "La  
e crois

e sont  
râce, à  
de ca-  
ait et à  
uaient

égale-  
e nos  
classe  
eur de  
décli-  
x abla-

lle Ni-  
philo",  
nantes  
t, tou-  
voir et  
es.



De gauche à droit, de haut en bas, Elise Zerbib, Denise Chemla, Huguette Casha, Christiane Vassalo, Marguerite Rimbert, Jacqueline Vulcain, Monique Valle, Arlette Abéla, Marguerite Melouk; puis Annette Olivier, Janine Pérégo, Marcelle Chauve, Janine Tamburini, Marie-Thérèse Bernard, Colette Guyon, Nicole Courat, Henriette Dane, Suzette Enkaoua; puis Henriette Jacob, Anne-Marie Franceschi, Lucie Calendjian, Suzanne Canavaggio, Mariette Versini, Lucette Jouane, Emilienne Mercantetti, Gisèle Salfati, Paule Bochatay, Marie-Josette Moing; puis Joséphine Gallo, Micheline Colin, Gilberte Alliol, Mylène Santraille, Jacqueline Truillot, Josette Toubiana, Geneviève Mas, Nelly N'Kaoua.

Parallèlement à ces dames dont presque toute la carrière se déroula rue Nationale puis au "Laveran" neuf du Coudiat, nous venaient, parfois, des "passereaux", frais émoulus des facultés ou des hautes écoles, qui venaient faire chez nous leurs plusieurs armes.

C'est ainsi que je bénéficiai, en première, de la toute fraîche érudition du trio de charme que formaient Mlle Grégoire en français, Mlle Vuafart en anglais, Mlle Gorce en mathématiques.

Tout à l'opposé, perenne semblait être Mlle Mariaud, notre frileuse professeuse de français dont le premier souci, en hiver, était de savoir si le poêle de notre salle de classe ronflait de tous ses feux.

Je n'aurais garde d'oublier la soeur de la susdite, la célèbre Mme Olivès et son heure hebdomadaire de couture. Que de chahuts et que d'échecs, alors, pour arriver à faire une brassière ou à réussir un point de broderie! Je me suis toujours demandé pourquoi elle ne nous avait jamais appris à confectionner une blouse, puisque le règlement nous imposait d'en porter une.

A l'origine, cette blouse était en tissu écru, bordée d'un liséré rouge et boutonnée, à la russe, sur le côté. A partir de la sixième, je crois, l'écru fut remplacé par le rose et le bleu alternant chaque semaine... Malheur, alors, à celle qui avait oublié sa blouse le lundi matin: Mme Maury, professeur de physique, mettait systématiquement à la porte les contrevenantes.

Il est fort heureux, en compensation, que Mlle Fleury, notre professeur de sciences naturelles, ait été moins sévère sur ce sujet!

Pour le mardi-gras - pas plus, qu'à l'occasion de la mi-carême - il ne fallait compter sur un jour de congé. Cependant, un certain Mardi-Gras - alors que je devais être en classe de quatrième ou de troisième - des lycéens d'Aumale organisèrent un monôme auquel se joignirent des "grandes" de la classe de philosophie, quittes à "sécher" les cours. Et le monôme s'en fut devant de lycée Laveran pour réclamer une journée de congé.

Conséquence de cet "énaurme" esclandre, les coupables furent exclues une semaine par le conseil de discipline. On ne badinait pas, à l'époque, avec le règlement!

Règlement qui interdisait également le rouge à lèvres. Aussi, certaines coquettes remplaçaient-elles ce cosmétique par de la pommade "Rosa", d'un rose très pâle afin d'éviter d'être fermement conviées à courir débarbouiller leur joli museau.

Le nombre des élèves dans nos classes était très variable. Ainsi, en première et en troisième, nous comptions nous seize en tout et pour tout, et confinées dans une toute petite salle très exigüe, ce qui créait une grande intimité avec nos professeurs et resserrait les liens d'amitié entre élèves. J'ai particulièrement adoré ces deux années.

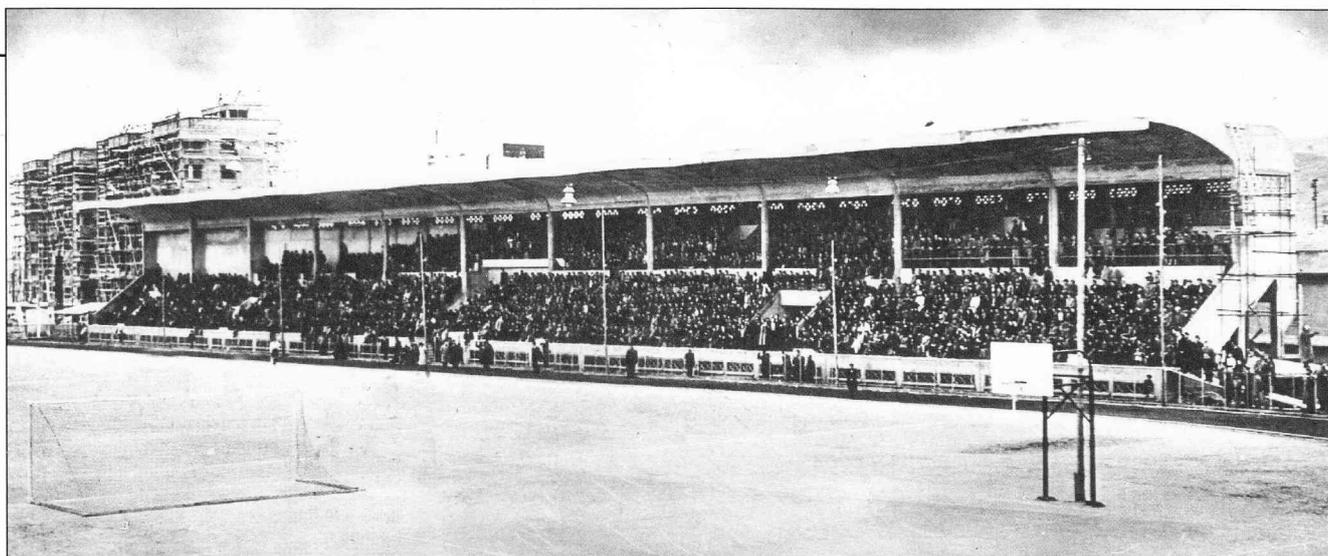
A l'inverse, nous avons été jusqu'à trente-neuf élèves en classe de philosophie - nulle ne s'en est jamais plainte - et autant en classe de seconde, chez Mme Clouet-Zannettacci qui savait si bien nous enseigner le français mais devait passer force dimanches à corriger toutes nos copies!

Ce pourquoi je dis un grand merci collectif à tous les professeurs déjà cités, ainsi qu'à mesdames et mesdemoiselles Arboré, Fleury, Marchal, Zemmour, Paris, Dahmani, Gormand, Durand, Bogard, Bouzahr, Halimi, Burel, Peulet et Rouget.

Après cette énumération du nom de professeures - ce féminin pour user de la terminologie moderne - petit tapis rouge pour un homme, M. Poggi, mon professeur de mathématiques en quatrième. Par la grâce d'un bref interim - qui, en fait, se prolongea trois trimestres durant - cet enseignant de l'Ecole primaire supérieure de garçons nous prouva qu'il avait assez de pédagogie pour faire entrer la totalité des arcanes mathématiques dans la cervelle du plus bête des ânes.

Que toutes nos enseignantes et cet enseignant aient été excellents, - bons, moyens ou tout au plus passables - je formule le voeu que nos descendances conservent d'aussi heureux souvenirs que les miens lorsqu'elles quitteront leurs bahuts... si la conquérante informatique n'amoindrit pas, pour elles, la chaleur du contact humain.

Geneviève BASSINOT MAS



## Stade Turpin et tuniques grecques

C'était, il y a quelque soixante-dix ans, pendant la période coïncée entre la fin de la "drôle de guerre" et le débarquement allié de novembre 1942.

Après la rude débâcle que notre France avait connue, le mot d'ordre était, pour chacun, d'élever son cœur au pinacle et, aussi haut, son patriotisme.

Aussi, chaque lundi matin, les activités scolaires furent-elles précédées par un hommage au drapeau. Devant ses camarades rangées dans la cour, une élève (méritante et désignée par la Directrice) faisait monter nos trois couleurs le long d'un mât, et vice versa le samedi soir après la dernière heure de cours.

Pendant cette même période, il importait aussi de bomber fermement le torse et de se faire des muscles d'acier, si bien que la gymnastique était devenue matière scolaire "à part entière" (presque) aussi importante que le latin ou les mathématiques.

Chaque mardi après-midi nous voyait partir au pas cadencé en direction du lointain stade Turpin, non pas en chantant martialement "I's a long way

to Tipperary" - vu la distance à parcourir entre la place Molière et les approches de Bellevue - mais "Un kilomètre à pied, ça use les souliers" ...

Une fois à pied d'œuvre, après les mouvements ultra-classiques des bras et des jambes et les rotations de tête ou de tronc, venaient les courses de vitesse ou de fond, le saut en longueur et en hauteur, et c'est dans cette dernière discipline que mes longues gambettes, alors jeunes et solides, se mirent à faire de moi une championne départementale.

Or ne voilâ-t-il pas qu'un beau jour de l'an de grâce 1941, le ministre de la Jeunesse se mit en tête d'aller constater, de visu, les ressources dont était riche notre bon vieux département de Constantine en gymnique adolescence.

Alors sonna le branle-bas scolaire, et il fut décrété, à tous les étages du bon vieux lycée, qu'on allait se livrer à des répétitions fébrilement répétées de mouvements d'ensemble, d'exercices de défilé, voire d'ébats chorégraphiques qu'auraient l'honneur d'exécuter, devant tout le gratin officiel, les Grâces que nous étions censées être.

Dans le même temps, on s'activait pour déterminer les atours dans lesquels se dérouleraient les grandes parades: chemise blanche et short bleu... ou une jupe pour celles dont le short était un peu trop court ou dont les rondeurs risquaient de s'avérer par trop aguichantes... traduisez par la "provocantes".

En outre, il avait été prévu que, l'après-midi de la fameuse journée ministérielle, les lycéennes et les "supérieures" (comme on appelait alors les élèves de l'Enseignement Primaire Supérieur) évolueraient, devant l'excellence gouvernementale et sa suite, parées de tuniques "à la grecque".

Pour les supérieures du Coudiat, la chose se traita d'hellénique façon: cou et épaules généreusement dégagés, fente le long de la cuisse et genou apparent.

Pour le cheptel de la rue Nationale, outre Mlle Guiscafré notre pudique directrice, Mlle Mariaud, professeur de couture, dut avoir son grain de sel à exprimer, si bien que le résultat fut assez... "spectaculaire": en en-haut (comme aurait dit M. Jourdain), un ras-de-cou de style "cachez-ce-sein-que-je-ne-saurais-voir"; en en-bas, un ourlet "au-dessous-du-genou" et pas la moindre fente le long de la cuisse... mais - pour enjoliver ce très convenable ensemble - des manches ballon dissimulant la rondeur éventuelle des épaules.

Aux mamans - dont ma mère pas du tout enchantée de cette corvée - était laissé le soin de travestir élégamment leur progéniture (la grâce naturelle de chacune devant faire le reste) sur laquelle s'attardèrent méticuleusement, à l'heure de la répétition générale, les yeux - réputés "de lynx" - de Mlle Micheline Guiscafré.

Ainsi donc, le ministre de la Jeunesse put-il jouir (avec délectation ?) l'après-midi de cette sportive journée - du spectacle de lycéennes et de supérieures évoluant sur l'air - ô combien célèbre! - de la barcarolle des "Contes d'Hoffmann"... sans doute parce que les refrains - plus couleur locale - de la grecque "Belle Hélène" - avaient dû être jugés un peu trop olé olé!

Janine RUTTERFORD FARGEIX

## Le temps des ficelles

La mode estudiantine 1955 vient de lancer la ficelle. Au gilet, cravates, beaux rubans, petits noeuds qui ornaient amoureusement le cou de ces messieurs ou de ces demoiselles! Maintenant, on porte des ficelles et personne ne doit se dérober à la mode: une manière élégante de se mettre la corde au cou.

Si un énergumène peu amène se démène sur votre passage en reluquant la cordelière qui se tortille sur votre chemise de popeline, expliquez-lui posément que les gens BIEN s'habillent correctement: désormais plus de cravate qui étouffe, qui désobéit, qui se débène de manière vraiment peu esthétique, on porte une ficelle et l'on est tranquille.

Chaque costume aura - comme il se doit - sa ficelle assortie: voilà l'homme à la page, l'étudiante zaza.

Bien sûr, les marchands de cravates et de rubans prétendent qu'une cravate et un ruban font mieux qu'une ficelle, mais n'écoutez pas ces thuriféraires patentés, portez une ficelle. Et si des "grandes personnes" vous déclarent que votre allure manque de charme, négligez le propos de ces "abêtisseurs de jeunes", ces grands maîtres en cuisinerie qui veulent vous ramener à ce qu'elles appellent la raison. Belle farce: leur prétendue raison raisonnée n'est que raison raisonneuse.

Christine CLÉMENT (Extrait de "Flash" journal lycéen)